

ledélit

McGill DAILY ledélit
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la société des publications du Daily,
une association étudiante de l'Université McGill

Lever de rideau sur la scène montréalaise

RÉDACTION

2075 Boulevard Robert-Bourassa, bureau 500
Montréal (Québec) H3A 2L1
Téléphone: +1 514 398-6784

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Lara Benattar

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Astrid Delva
Juliette De Lamberterie
Antoine Milette-Gagnon

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Grégoire Collet
Évangéline Durand-Allizé

Société

societe@delitfrancais.com
Katherine Marin

Philosophie

philosophie@delitfrancais.com
Simon Tardif

Coordonnateur de la production

production@delitfrancais.com
Sébastien Oudin-Filipecki

Coordonnatrices visuel

visuel@delitfrancais.com
Alexis Fiocco
Béatrice Malleret

Multimédias

multimedias@delitfrancais.com
Matias Brunet-Kirk

Coordonnateurs de la correction

correction@delitfrancais.com
Niels Ulrich
Amine Baouche

Webmestre

web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnateurs réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Lucile Jourde Moalic
Iyad Kaghad

Événements

evenements@delitfrancais.com
Madeleine Gilbert

Contributeurs

Magdalena Morales, Gabriel Carrère, Gabrielle
Leblanc-Huard, Taja Da Silva, Rafael Miró, Amanda
Fakihi, Prune Engérant, Audrey Bourdon, Vincent
Morreale, Paul Llorca, Mélina Nante, Hugo Roussel

Couverture

Alexis Fiocco
Béatrice Malleret

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone: +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Représentante en ventes

Letty Matteo

Photocomposition

Mathieu Ménard

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Lydia Bhattacharya

Conseil d'administration de la SPD

Lydia Bhattacharya, Léandre Barôme, Tony Feng, Boris
Shedov, Nouëdyn Baspin, Julian Bonello-Stauch, Lara
Benattar, Hannah Raffin, Athina Khalid, Sébastien Oudin
Filipecki

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont
celles de leurs auteur·e·s et ne reflètent pas les po-
litiques ou les positions officielles de l'Université
McGill. Le Délit n'est pas affilié à l'Université McGill.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut
nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de
l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société
des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles
originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles
et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du
Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans
le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries
Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Choisir l'isolement depuis l'isoloir

LARA BENATTAR

Rédactrice en chef

La Coalition avenir Québec, avec François Legault à sa tête constitue le nouveau gouvernement du Québec, majoritaire à l'Assemblée, et ce pour les cinq ans à venir après une victoire écrasante.

Comme l'indique l'article «Pourquoi les jeunes ne votent pas?» (p. 6), les jeunes de 18 à 34 ans représentent aujourd'hui le tiers de l'électorat québécois. Cependant, il est observé que le taux de participation diminue chaque année, passant notamment de 70% dans les années 60 à 30% en 2004 selon l'Institut du Nouveau Monde. Sortie gagnante, la CAQ sera donc chargée de nous représenter pendant cinq ans, et dans une vision idéale, de faire valoir nos intérêts. Cependant, comment porter les intérêts des jeunes d'aujourd'hui sans prendre en sérieuse considération l'effondrement qui les guette demain? Si le vote populaire est perçu et décrit par beaucoup et notamment par Philippe Couillard, comme un signe du désir de changement de la société québécoise, il semble au contraire, qu'outre les ressemblances notables entre les mesures proposées par la CAQ et les libéraux, le vote montre le manque de conscience générale des change-

ments qu'il faudrait mettre en place. Nous condamnons le manque de mesures écologiques conséquentes des promesses de la CAQ. Mettre l'accent sur l'électricité propre et le «zéro déchet», et avoir comme projet de privilégier le covoiturage et de reconnaître le «rôle primordial de la forêt dans la lutte contre les changements climatiques» est profondément insuffisant. Il est absurde et inquiétant étant donné les menaces actuelles d'effondrement d'ici quelques dizaines d'années de promettre de favoriser le «tourisme gourmand» pour accompagner les agriculteurs et restaurateurs québécois, ou d'investir lourdement dans le but de «faire du secteur agroalimentaire un des grands moteurs de notre économie».

Ne pas maîtriser les questions de l'immigration, à la manière de François Legault («La CAQ et ses gaffes», p8), alors qu'il est prévu que des millions de personnes se verront obligées de migrer pour des raisons écologiques dans les années à venir semble aussi être une marque claire de méconnaissance des défis du territoire qu'il faudra administrer.

Espérons que les forces d'opposition à l'Assemblée, et notamment la voix des députés solidaires qui défendent des projets écologiques plus réalistes que les autres, se feront entendre. ☉

La CAQ majoritaire

Coalition avenir Québec

Parti libéral du Québec

Québec solidaire

Parti québécois



74
sièges

32
sièges

10
sièges

9
sièges

38%

25%

16%

17%

Premier ministre: François Legault

Westmount-Saint-Louis: PLQ

Source: ICI Radio-Canada

47^e festival
du nouveau cinéma

3 - 14
OCTOBRE
montréal

nouveaucinema.ca
#fnc

présenté par
QUÉBECOR

**LE PETERSON
EST MAINTENANT
PRÊT À VOUS
ACCUEILLIR**

AU CŒUR DU QUARTIER
DES SPECTACLES

LOFT ET PENTHOUSE
TÉMOINS POUR VISITE

LOFTS AVEC PLAFONDS
DE 18 PIEDS À PARTIR DE
425 000 \$ +TX

PENTHOUSES À PARTIR DE
769 000 \$ +TX

DÉCOUVREZ TOUT CE QUE LE PETERSON PEUT VOUS OFFRIR.

BUREAU DES VENTES
405, RUE DE LA CONCORDE, AU 33^e ÉTAGE (LOCAL 3301)
MONTREAL 514 904-8855

PLACE-DES-ARTS

LE PETERSON
LePeterson.com

L'AEUM contre la culture V.I.P.

Une motion interdit l'ébriété du v.-p. aux Affaires internes lors d'événements.

ANTOINE MILETTE-GAGNON
Éditeur Actualités

J eudi 27 septembre se réunissait le Conseil législatif de l'Association étudiante de l'Université McGill (AEUM, SSMU en anglais). Au programme se trouvaient notamment la motion interdisant l'ébriété des membres des Affaires internes lors d'événements, une motion contre l'affiliation à des groupes d'extrême-droite ainsi que la nomination des membres du Conseil qui feront partie du Comité d'administration de l'AEUM (*Board of Directors* en anglais).

La fin de la culture V.I.P.

Le plus long débat de la soirée a concerné la motion portant sur la politique d'ébriété du vice-président (v.-p.) aux Affaires internes et de la culture V.I.P. aux événements de l'AEUM (*Motion Regarding Policy on VP Internal Intoxication and V.I.P. Culture at SSMU Events* en anglais). Cette motion datait de la réunion du 13 septembre et visait à empêcher le ou la v.-p.

aux Affaires internes d'être en état d'ébriété par l'alcool lorsqu'il/elle représente l'AEUM lors d'événements. La motion prévoyait aussi que les plaintes

de les exposer au Conseil. Gareth Price, représentant de la Faculté de génie, a alors exprimé l'idée de présenter les plaintes au Comité de responsabilisation de l'AEUM

mais la motion a fini par être adoptée, à la majorité.

Autres motions

Parmi les autres motions à l'ordre du jour se trouvait celle pour adopter une politique contre l'affiliation à des groupes d'extrême-droite (*Motion to Adopt a Policy Against Affiliation with Far Right Groups* en anglais). Se basant sur le site *Rational Wiki*, la motion définit l'« extrême-droite » comme étant « *des partis ou mouvements se basant sur des idéologies fascistes, racistes ou extrêmement réactionnaires* ». Marina Cupido a proposé de suspendre la motion indéfiniment pour permettre à l'AEUM de travailler sur cet « enjeu nuancé ». La motion initiale a donc été suspendue indéfiniment.

Le Conseil a entre autres adopté les motions suivantes : une motion pour mettre l'accent sur un plus grand engagement envers la gouvernance étudiante (*Motion for Special Emphasis to be Placed on Greater Engagement with Student Governance* en anglais), une motion sur une politique affirmant les clubs et services comme étant

la plus grande priorité de l'AEUM (*Motion Regarding Policy on Clubs and Services as SSMU's Highest Priority* en anglais).

Comité d'administration et autres

Aussi, la nomination de quatre représentant-e-s du Conseil législatif au Comité d'administration de l'AEUM était également à l'ordre du jour. Suite aux exposés ont été choisi-e-s le sénateur Bryan Buraga, les représentant-e-s de la Faculté des Arts Garima Karia et Andrew Figueiredo la représentante de la Faculté d'Éducation, Mu Rong Yang. Notons que la représentante de la Faculté des arts Ana Paula Sanchez s'était également présentée en mettant l'accent sur le manque d'expérience et de diversité au Comité concernant la question des violences sexuelles sur le campus sans être choisie.

Le Conseil a également vu défiler deux invités, soit la Clinique légale de l'AEUM ainsi que le Fonds de développement durable de McGill (*McGill Sustainability Fund* en anglais). La session du Conseil législatif s'est finalement conclue par une session confidentielle. ☺



soient déposées au Conseil législatif, qui déciderait alors de la mesure punitive appropriée, soit une suspension, une « *réprimande formelle* » ou encore une mesure alternative.

Jun Wang, v.-p. aux Finances, a demandé au Conseil s'il était possible de faire passer les plaintes par une étape intermédiaire avant

(*Accountability Committee* en anglais). Marina Cupido, v.-p. aux Affaires externes, a soulevé des inquiétudes quant aux possibilités d'« *humiliation publique* », si les plaintes se rendaient directement au Conseil. Après plusieurs moments de discussion, un amendement a été adopté pour faire passer les plaintes par le Comité de responsabilité,

Féminisme en terre inconnue

Une discussion sur la politique étrangère féministe, et ses défis et opportunités.

MAGDALENA MORALES
Contributrice

A lors que le Canada se félicite de sa politique étrangère féministe, l'honorable Karina Gould, ministre fédérale des Institutions démocratiques, soutient que 95% de l'assistance internationale canadienne a une composante genrée, ce qui soulève bien des questions. Pour en débattre, le Comité qué-

bécois femmes et développement ainsi que l'Association québécoise des organismes de coopération internationale ont organisé un panel de discussion visant à mieux comprendre les caractéristiques d'une telle politique.

Perspectives sur le terrain

C'est Theo Sowa, présidente-directrice générale des Fonds de développement des femmes africaines, qui a d'abord souligné l'importance d'une écoute constante. Basée au Ghana, Sowa soutient qu'une vraie politique étrangère féministe préférera le financement direct d'organisations féministes locales. Expliquant les avantages de procéder d'une telle façon, elle précise que ce type de partenariat permet de garantir aux contribuables le bon usage des fonds, puisqu'il est bien plus efficace de travailler avec des personnes locales pouvant assurer un développement durable. Le gouvernement canadien a égale-

ment un rôle critique à jouer dans la régulation du secteur privé à l'international, qui porte couramment atteinte aux droits des femmes. « Lorsque 90% de votre financement est destiné aux organisations non gouvernementales du Nord qui agissent dans les pays du Sud, cela ne fonctionne pas », a-t-elle conclu.

Anielle Franco, activiste et enseignante d'anglais à Rio de Janeiro, a ensuite parlé des problèmes d'insécurité au Brésil. Elle raconte l'histoire de sa sœur Marielle, une conseillère municipale noire, lesbienne, féministe et de gauche, qui a été assassinée par quatre balles dans la tête en mars 2018. « Les femmes, en particulier les femmes noires, ne peuvent pas parler », a-t-elle lancé, énumérant ensuite les incessantes menaces qu'elle et sa famille reçoivent parce qu'ils continuent de préserver la mémoire de Marielle. « Plusieurs programmes féministes au Brésil incluent aussi les garçons », tient-elle à ajouter, « car nous devons

enseigner aux garçons comment bien traiter les filles ».

Priorité aux défenseuses

« Les premières victimes d'un conflit sont toujours les femmes », explique ensuite Razia Sultana, avocate rohingya, chercheuse et éducatrice spécialisée en traumatologie, viol de masse et traite de filles et de femmes rohingyas. Selon elle, une politique étrangère féministe encouragera d'abord les défenseuses locales des droits des femmes, qui sont les représentantes immédiates de la situation de leurs communautés. Assurer leur sécurité est une priorité, car « si une activiste locale a peur d'aller cultiver son champ, comment peut-elle convaincre ses sœurs d'y aller aussi? » Des mesures de sécurité, combinées à un financement direct d'organisations féministes locales, comme le proposait aussi Sowa, auront donc un effet domino positif sur la collectivité. La ministre Gould a finalement

pris la parole en dernier, défendant le bilan libéral. Questionnée sur la continuité de la politique étrangère féministe advenant un changement de gouvernement, elle a répondu que « c'est notre responsabilité à tous et toutes de continuer à lutter ». Exprimant ensuite son accord pour travailler directement avec les personnes sur le terrain, elle déplore « l'habitude de ne pas le faire », grande cause de l'inefficacité actuelle.

Agentes du changement

Deux thèmes majeurs, la sécurité physique et le financement direct, ont donc été au cœur des discussions sur la politique étrangère féministe du Canada. Comme l'ont souligné les panelistes, une telle initiative est louable, mais ne doit pas s'arrêter à la simple étiquette. Comme l'a si bien conclu Sowa : « Ne voyez pas les femmes des pays du Sud comme des victimes : nous sommes des agentes du changement. » ☺



ESTHER PERRIN TABARLY

Ces murs qui nous séparent

Politologues, géographes et artistes échangent ensemble sur le thème de la frontière.

JULIETTE DE LAMBERTERIE
Éditrice Actualités

« **L**e plus grand des dangers serait de permettre à de nouveaux murs de nous diviser » ; des mots prononcés par Barack Obama en 2008, à Berlin, ville fragmentée pendant plus de trente ans. Des mots qui résonnent encore, puisqu'ils ont été repris par Reece Jones, géographe politique et professeur à l'université d'Hawaï à Manoa, lors du discours d'ouverture du Colloque annuel « Frontières et murs frontaliers, une nouvelle ère? » organisé par l'UQAM, les 27 et 28 septembre derniers.

Lors de la présentation de l'événement, qui a eu lieu au Cœur des sciences de l'UQAM, à Montréal, on souligne que l'étude des frontières et des murs traverse les disciplines. L'enjeu est géopolitique, historique,

rières. Mais parler de murs revient peu à peu à la mode, et avec raison ; depuis 2012, le nombre de ces derniers a doublé. Il semblerait que renforcer ses frontières est un phénomène déterminant des dernières décennies ; à la fin de la Seconde Guerre mondiale, on en comptait près de cinq ; aujourd'hui, ils sont plus de soixante-dix.

Le mur, plus qu'un tas de pierre ou de barbelé, porte en lui une signification parfois lourde. C'était un point phare de la campagne de Donald Trump, et selon R. Jones, le tour de passe-passe qui lui a donné tant de popularité ; regrouper une poignée de concepts extrêmement complexes, tels que les flux migratoires ou le terrorisme, en une seule idée, un seul mot ; un mur. « *Les murs ne fonctionnent pas d'eux-mêmes* », avance le professeur, une idée qu'il reprend dans son livre

L'être à l'extérieur

Sur les deux jours où se déroulait le colloque, tous ont pu assister à diverses conversations en panel, touchant différents aspects du thème des frontières mondiales ; les murs comme symboles, comme marques d'identité, comme obstacles à la mobilité, comme outils de sécurité, leur lien avec les communautés autochtones... Lors d'une conférence intitulée « Les frontières du 21^{ème} siècle », Matthew Longo, professeur de science politique à l'université de Leiden, livre à l'audience sa présentation nommée « *Ways of seeing* ». Son objectif ? Non seulement de faire l'étude de la façon dont les populations perçoivent les murs, mais aussi comment ces murs nous perçoivent, nous.

Un mur frontalier, selon l'intellect humain, c'est une division artifi-



une entité que l'on rejette. Le but : filtrer, attirer et garder le profitable et laisser dehors le mauvais. Le professeur cite Simone de Beauvoir, qui dans *Le Deuxième Sexe*, déclarait que « l'homme représente à la fois le positif et le neutre, au point qu'on dit en français « les hommes » pour

tif de stopper le terrorisme. Et aujourd'hui ? Il semblerait que le cycle repart depuis le début, résultat d'une panique, ou du moins d'une inquiétude morale généralisée. L'enjeu semble, de nos jours, immense, par la façon dont il concerne tout le monde, et paraît toutefois



UP CLOSE WITH U.S.-MEXICO BORDER BARRIERS, ANDREW WELSH-HUGGINS

géographique, économique, oui, mais donne aussi matière à diverses interprétations artistiques. Ainsi, sur les deux jours où s'étendait le colloque, il a été possible d'assister à de nombreuses conférences en panels sur plusieurs aspects de l'étude des murs, mais aussi à des performances, des expositions photos et des projections de documentaires.

Un mur, un symbole

Dr. Reece Jones, lors de sa prise de parole, tente d'exposer l'état actuel de nos connaissances sur l'évolution de la présence de murs dans le monde, physiques ou symboliques. Au cours des dernières années, le sujet ne semblait plus aussi bouillant ; la barrière de séparation israélienne était peu effective, Obama, au pouvoir, ne semblait pas vouloir presser la construction de nouvelles bar-

Borderwalls, ils ne peuvent arrêter tous les mouvements, et sont rarement parfaitement hermétiques. Ce sont avant tout des actes performatifs, symboles de contrôle territorial, de séparation, de distinction entre ce qui est désirable, et ce qui est hostile. Le mur peut aussi être symbole d'insécurité, une façon de reprendre un pouvoir qu'on sent filer entre nos doigts. Dans le contexte de la mondialisation et de la suppression de divers types de frontières, les murs semblent être une façon de réinstaurer les limites perdues. Est-ce un succès assuré ? C'est une question ouverte que l'on pose à l'audience. Pourtant, l'idée de construire des murs semble en effet de moins en moins populaire. Selon un sondage Rasmussen, en 2010, 68% des citoyens américains étaient pour la construction d'un mur à la frontière du Mexique. En 2017, plus de la majorité d'entre eux, 61%, s'y opposaient.

cielle, un obstacle qui décourage, parfois un espace d'incarcération, ou même une toile vierge sur laquelle s'exprimer, nous explique M. Longo. Mais pour une frontière, que sommes-nous ? Chaque individu qui se situe à l'extérieur de celle-ci est indésirable, une menace. Avec les technologies de détection d'aujourd'hui, un corps à l'extérieur est simplement un Autre générique,



IMAGE TIRÉE DU DOCUMENTAIRE DESTIERROS, D'HUBERT CARON-GUAY

« Les murs sont avant tout des actes performatifs, symboles de contrôle territorial, de séparation, de distinction entre ce qui est désirable, et ce qui est hostile »

désigner les êtres humains » ; selon lui, aujourd'hui, il est acceptable de dire que ce sont les Blancs qui constituent ce « neutre ». Lorsqu'un individu cherche à rentrer dans un pays pour la première fois, il est analysé d'une façon biométrique, mais aussi biographique ; nous cherchons à savoir ce qu'il-elle est au moment présent, mais aussi ce qu'il-elle pourra devenir, et si cette perspective est assez satisfaisante pour lui permettre le passage.

Réactions et engagement

Le nombre de murs dans le monde ne fait qu'augmenter. Les causes de ce renforcement ont varié selon les décennies, nous expliquent-on ; « ces régimes de sécurité » visent d'abord l'arrêt de l'immigration, jusqu'aux années 1970, puis la halte aux drogues, au cours des années 1980-1990. Pendant les années 2000, ils ont avant tout pour objec-

contrôlé par des institutions inaccessibles. Il comporte des questions complexes, et paraît éloigné de soi. Pourtant, l'événement organisé à l'UQAM montre comment il est possible de se reconnaître comme concerné, et de retrouver sa place dans les discussions et les réflexions sur le sujet. Ainsi, chacun y est libre d'apporter sa contribution.

Dans la salle commune sont affichées une diversité de photographies prises des murs les plus impressionnants du monde. Y sont projetés quatre documentaires, dont deux produits par des Québécois. L'un d'entre eux, intitulé *Destierros*, signifiant exil en espagnol, retrace le parcours de migrants mexicains vers les États-Unis et le Canada. Susan Harbage Page, Professeure d'études sur les femmes et le genre à l'université de Caroline du Nord à Chapel Hill, livre une performance qu'elle a nommée *Erasing the Border*, où celle-ci estompe peu à peu la frontière du Mexique et des États-Unis sur une grande carte, munie d'un micro qui amplifie les sons de gomme à effacer. Lorsqu'elle termine, celle-ci invite l'audience à s'interroger sur les sources de nos frontières d'aujourd'hui ; les frontières de nos territoires, mais aussi celles instaurées par nos normes sociales, qui démarquent les genres, les ethnies. Peut-être, selon elle, est-il temps de repenser ces logiques binaires, et de se demander à qui elles profitent encore. ☺

Hollande à Montréal

L'ancien président français a participé à une conférence organisée par le CORIM.

GABRIEL CARRÈRE
Contributeur

C'est sous la pluie que l'ancien chef de l'État français a achevé, le vendredi 21 septembre, une visite de deux jours au Canada. En visite à Ottawa la veille, dans le cadre d'une rencontre avec le Premier ministre du Canada Justin Trudeau, il était le lendemain à la tribune du Conseil des relations internationales de Montréal (CORIM), dans le but d'intervenir lors d'une conférence ayant pour thème « Le monde d'aujourd'hui » — laissant une carte blanche à l'ancien dirigeant français.

Pauline Marois, Première ministre du Québec de 2012 à 2014 au Parti québécois, a ouvert ce rendez-vous, que son discours aux accents souverainistes a placé sous le sceau de l'entente franco-québécoise. Preuve de l'aubaine médiatique que constitue pour ces anciens de la vie politique ce type d'invitation, près de 400 spectateurs étaient réunis dans cet hôtel du centre-ville. Les invités étaient visiblement séduits par la tête d'affiche. Tout au long de son discours, une

attention toute particulière est portée aux problématiques internationales qui ont jalonné son quinquennat, comme pour vanter en creux son bilan. Le thème du terrorisme islamiste est ainsi abordé, tout comme le rapport de force instauré par Vladimir Poutine en Crimée, lequel est vu par l'ancien locataire de l'Élysée comme une « menace » justifiant de la part des Européens « qu'ils donnent plus de moyens pour leur défense », dans l'optique de se prémunir face au « tableau de chasse impressionnant » du président russe.

Politique internationale

Puis, dans un registre davantage politique, il pourfend les « populistes », responsables, selon lui, du « désordre et de la division » qu'en France comme ailleurs, le monde de 2018 connaît. Parfaitement à son aise sur les questions de relations internationales, Hollande n'hésite pas à taquiner son homologue Luxembourgeois, Jean-Claude Juncker, lorsque ce dernier se déclare être en faveur d'une politique de défense européenne commune : « Bon, quand le chef d'État du Luxembourg lance un appel à l'union des défenses européennes,

il a une autorité qu'on lui reconnaît [...] ». Ou encore, il plaisante sur Donald Trump, dont il critique la position isolationniste sur la mise en place de l'accord de Paris : « Sur ce sujet, je n'ai pas compris qu'il était possible de le séduire », avant d'ajouter : « Vous me direz, c'était au téléphone, il ne me voyait pas. »

François Hollande, en effet, sait séduire. La salle, comble, semble conquise par les propos de celui qui apparaît pleinement profiter de sa liberté de parole retrouvée. Car, dans la petite salle de conférence de presse dédiée à la quinzaine de journalistes présents pour l'occasion, le ton est donné

par l'attachée de presse de l'ex-président, qui instruit les journalistes de ne pas formuler de questions touchant à la politique nationale française. Qu'importe, une question suffira à détourner François Hollande de cette discipline, qui digressera alors vers le sujet interdit. ⊙



SYLVIE-ANN PARÉ

QUÉBEC

Pourquoi les jeunes ne votent pas?

Un groupe de discussion réfléchit sur la participation électorale des 18-34 ans.

GABRIELLE HUARD-LEBLANC
Contributrice

Le 1er octobre était jour d'élection pour le Québec. Une question se pose au niveau des jeunes quant à cette journée : sont-ils allés voter? Si ce n'est pas le cas, pourquoi?

Cette dernière question fut abordée lors d'une soirée débat le 27 septembre à la Coop Les Récoltes. Dans une formule de rencontre « cinq à sept », l'événement organisé par le Parlement jeunesse du Québec fut animé par la chroniqueuse et chercheuse à Radio-Canada, Eugénie Lépine-Blondeau. La question de départ était simple, mais fondamentale : pourquoi les jeunes ne votent-ils-elles pas?

Évolution démographique

Puisque les 18-34 ans représentent maintenant le tiers de l'électorat québécois, le poids des jeunes est considérable.



GABRIELLE HUARD-LEBLANC

Pourtant, ils-elles n'exercent leur pouvoir qu'en très faible nombre. Selon une recherche exploratoire de l'Institut du Nouveau Monde, le taux de participation électorale initial, c'est-à-dire celui de ceux et celles qui sont appelé-e-s à voter pour la première fois, est passé de 70% dans les 1960 à 30% en 2004.

Que pourrait expliquer cette diminution impressionnante? Plusieurs facteurs ont émergé lors de la discussion. Sans grande surprise, la question du cynisme grandissant au sein de la société a fait surface. Pourquoi voter si l'on ne croit plus aux promesses électorales? Si l'on n'a plus confiance en nos politicien-ne-s?

Comment mettre fin à cette méfiance politique?

Des pistes de solution

L'assemblée fut particulièrement prompte pour proposer des solutions. La question de l'éducation fut immédiatement mise en avant. Il faut dire que la présence de deux élèves du secondaire accompagnés de leur enseignant permit d'avoir le ressenti et la perception de la politique chez les adolescents. Les deux futurs électeurs ont souligné la lacune éducationnelle du système québécois sur la politique : « On commence à voir des enjeux politiques en secondaire IV. C'est beaucoup trop tard. Ce thème devrait être abordé beaucoup plus tôt dans nos écoles. » De quoi se rendre compte que ces jeunes ne sont pas nécessairement désintéressé-e-s.

Une autre hypothèse avancée fut le fait que les citoyen-ne-s sont très peu consulté-e-s sur les enjeux de société. Une participante fit une comparaison intéressante:

« Demander aux électeurs d'aller voter aux quatre ans, puis de ne plus les consulter par la suite, c'est un peu comme d'inviter des amis à sa fête d'anniversaire, mais de ne plus leur parler durant toute l'année qui suit. » Selon quelques-un-e-s, la tenue de référendums plus fréquents pour redonner le pouvoir à la population serait un moyen d'inciter les gens à devenir de meilleur-e-s citoyen-ne-s.

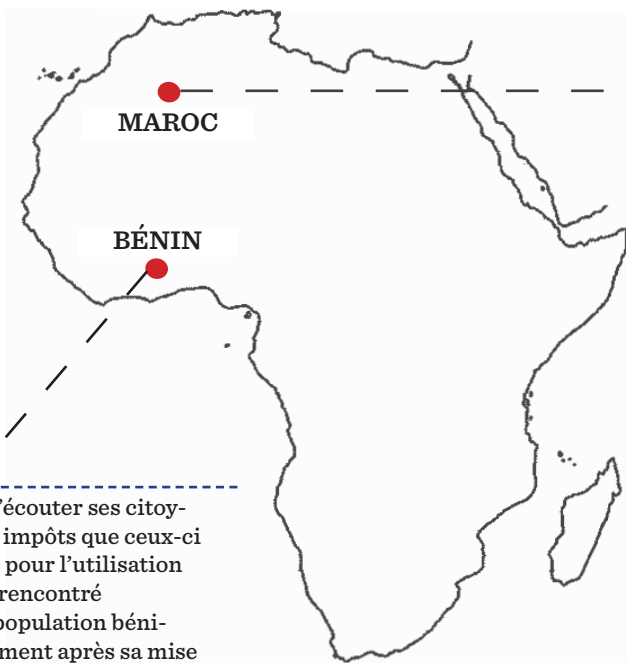
D'autres idées sont ressorties : la réforme du mode de scrutin, le vote blanc, de la publicité plus attrayante, un changement complet des institutions, etc.

Finalement, la soirée s'est terminée sur l'idée qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de s'intéresser à la politique que de la connaître et la comprendre. Plusieurs options s'offrent aux curieux : simulations parlementaires, bénévolats, rencontres avec les députés, etc. Ce qui importe, c'est que tous et toutes réussissent à se sentir concerné-e-s par les enjeux sociétaux. ⊙

Monde francophone

TEXTE ECRIT PAR
TAJA DA SILVA
INFOGRAPHIE RÉALISÉE
PAR
ASTRID DELVA
Le Délit

AFRIQUE FRANCOPHONE



Le Bénin a décidé d'écouter ses citoyens en retirant les impôts que ceux-ci payaient autrefois pour l'utilisation d'internet. La taxe avait rencontré l'opposition de la jeune population béninoise presque immédiatement après sa mise en œuvre, résultant en une pétition pour la dénoncer signée par plus de 7000 personnes. Initialement, le gouvernement avait prévu de taxer ses citoyens cinq francs CFA (0.008 \$ US, *ndlr*) pour chaque mégabiyte en utilisation des applications de médias sociaux et un autre cinq pour cent de taxe pour les SMS et appels. Ce contrecoup au Bénin a par la suite inspiré les citoyens d'autres pays en Afrique, comme le Kenya, la Zambie et l'Ouganda. ☉

Le 12 septembre dernier a marqué une journée importante pour les femmes marocaines, qui auront pour la première fois désormais la possibilité de poursuivre légalement des harceleurs sexuels. La Loi 103-13 permet à une femme de se présenter et de poursuivre ses harceleurs par le biais du système judiciaire marocain. La loi vise à réduire le nombre d'actes de violence envers les femmes et à œuvrer en faveur de l'égalité des sexes dans une société historiquement patriarcale. Elle entraînera des peines de prison de six mois au maximum pour ceux qui harcèlent sexuellement une femme dans un espace public, soit verbalement, soit par des actes et des signaux de nature sexuelle. Les femmes marocaines ont jusqu'à présent accueilli positivement la nouvelle loi. ☉

MOYEN ORIENT



Le 24 septembre, le directeur général du statut personnel a publié une nouvelle circulaire qui permettra officiellement aux mères divorcées de demander un extrait d'état civil personnel pour leurs enfants. Elles n'auront plus besoin du consentement préalable du père ou d'un tuteur masculin. Auparavant, lors du mariage d'une jeune fille, son nom était retiré du registre de son père et transféré au dossier de son mari. Ainsi, si une femme divorçait, son nom était réaffecté au dossier de son père, pendant que ses enfants restaient sur la déclaration de leur père. Ainsi, lorsqu'une femme divorcée demandait un dossier familial, ses enfants n'y étaient pas inclus. Grâce au nouvel amendement, les femmes divorcées peuvent ajouter leurs enfants au dossier familial dans la section des notes. Les enfants eux-mêmes pourront choisir d'être enregistrés sur le dossier de leur mère, de leur père ou des deux. ☉

ANALYSE POLITIQUE

Fratricides?

Élections provinciales québécoise 2018: Le Délit analyse la campagne.

RAFAEL MIRÓ
Chroniqueur

traduire en victoires dans les circonscriptions. En ce qui concerne le Parti québécois, les sondages au fil de la campagne laissent présager un résultat de plusieurs points de pourcentage en dessous de ce seuil, ce qui annonçait la perte de la majorité de ses sièges.

Pour qu'une circonscription soit obtenue par un parti avec si peu de voix, il faut que la situation soit significativement différente dans cette circonscription qu'au niveau national. L'électorat du PQ est historiquement francophone et progressiste; et est réparti sur la plupart des 125 circonscriptions, rendant le Parti québécois particulièrement sensible aux aléas des sondages. Québec solidaire, au contraire, tire très bien son épingle du jeu même s'il obtient un plus petit pourcentage des voix: son électorat est très concentré dans quelques circonscriptions urbaines, diplômées et multiculturelles. Cela fait en sorte que même avec un électorat relativement faible au niveau provincial, il peut espérer remporter des victoires dans ses quelques circonscriptions où son vote est concentré. La CAQ, de son côté, semble n'avoir d'yeux et

d'oreilles que pour l'électorat francophone des régions et des banlieues, chez qui elle obtient de très bons scores. Ces deux derniers font assez peu d'efforts pour percer ailleurs que dans leurs bastions respectifs.

Le PQ entre deux chaises

Le PQ, lui, fait l'équilibriste pour tenter de concilier les deux franges classiques de son électorat, mais c'est un exercice difficile. Quand il joue la carte du progressisme, il perd des votes chez les nationalistes surtout identitaires, qui sont nombreux dans les circonscriptions des régions et des banlieues. Quand il flirte avec l'identitaire, il perd de la crédibilité chez les nationalistes surtout progressistes des circonscriptions urbaines. Jean-François Lisée a fait les frais de ce déchirement. Il a remporté sa course à la chefferie en prenant des positions qui plaisaient surtout aux nationalistes plus identitaires du Parti québécois, par exemple en critiquant le multiculturalisme ou en appelant à une plus grande protection de la langue française. Beaucoup de progressistes indignés ont quitté le navire



et le PQ a baissé dans les sondages. Puis, depuis environ un an, il semble avoir complètement abandonné cette stratégie au profit de propositions pragmatiques et résolument sociales-démocrates. Pourtant, malgré ce virage complet qui en a étonné plusieurs, il n'a pas vraiment réussi à empiéter sur QS comme il l'espérait. Il était peut-être déjà trop tard: quand on leur parle du programme de gauche du Parti québécois, les progressistes se souviennent de la Charte des valeurs et des commentaires de Lisée sur la burqa, et hésitent à lui donner leur vote. De surcroît, le PQ a perdu l'appui des nationalistes plus à droite et tentés par les idées de la CAQ.

Lorsque l'option indépendantiste était encore populaire chez les francophones, le Parti québécois

pouvait l'utiliser pour réussir à aller chercher ces deux groupes en même temps. Maintenant que les indépendantistes ne sont plus assez nombreux et trop divisés entre plusieurs partis pour former un gouvernement, il n'est plus possible pour le PQ de compter seulement sur la promotion de l'indépendance.

Mais en évacuant complètement l'indépendance de la campagne, le parti a remis en question le seul enjeu qui réussissait à rassembler tous ses électeurs, à droite comme à gauche. Maintenant, la CAQ et QS ont le champ libre pour devenir populaires auprès de l'électorat sérieusement désabusé du Parti québécois. ☉

ÉLECTIONS
PROVINCIALES 2018



Au moment où cette chronique est écrite, les résultats des élections ne sont pas encore connus, mais il est certain que le conflit électoral entre le Parti québécois (PQ) et ses deux frères ennemis, la Coalition Avenir Québec (CAQ) à droite et Québec solidaire (QS) à gauche, aura des répercussions visibles sur l'avenir du PQ.

Les analystes parlent souvent de la «zone payante», ce seuil autour de 25% des voix où les gains dans le vote populaire commencent à se

La CAQ et ses gaffes

En multipliant les couacs, la CAQ ne fait que trébucher.

AMANDA FAKIHI
Contributrice

Sans contredit, depuis le début de la campagne électorale, la question de l'immigration et de la capacité d'intégration divise les partis politiques. Celui qui en a fait son principal cheval de bataille est incontestablement François Legault, chef de la Coalition avenir Québec (CAQ). Rappelons ses principales prises de position au sujet de l'immigration :

Alors que notre province a ouvert ses bras à près de 52 000 nouveaux arrivants, François Legault promet d'abaisser le seuil d'immigration à 40 000. Pour ce faire, il affirme vouloir diminuer de 20% le nombre d'arrivants dans les trois catégories d'immigrants, soit l'accueil des réfugiés, le regroupement familial et l'immigration économique.

Il souhaite également soumettre les nouveaux arrivants à un test de connaissances du français et des

valeurs québécoises, trois ans après leur arrivée, comme condition d'obtention du Certificat de sélection du Québec (CSQ).

Quand le sage désigne la lune...

Alors que Legault nous sermonne le même refrain sur l'immigration en évoquant la crainte que « nos petits-enfants ne parlent plus français », il ne fait que trébucher lorsqu'il est question d'expliquer clairement le processus d'immigration au Canada.

Primo, le 15 septembre, lors d'un point de presse, alors qu'un reporter lui a posé une question portant sur l'obtention de la citoyenneté, il a répondu avec hésitation que cela prenait « quelques mois » pour un résident permanent de devenir citoyen canadien. Or, au moins trois ans sont requis au cours des cinq années précédant le dépôt de la demande. Secundo, il semble oublier — ou plutôt ignorer — que la catégorie de la réunification familiale et celle

des réfugiés relèvent de la compétence exclusive du gouvernement fédéral. Par ailleurs, rappelons que le dossier des réfugiés est géré par la Commission de l'immigration et du statut de réfugié, un tribunal indépendant et de juridiction fédérale.

Tertio, qu'advient-il des immigrants qui échouent les tests de français et de valeurs québécoises? Selon Legault, ils seront en situation irrégulière sur le sol québécois. Mais le chef caquiste peinait à comprendre — jusqu'à son réveil récent — est que le Québec ne dispose pas de l'autorité pour expulser les sans-papiers : seule l'Agence des services frontaliers du Canada a compétence en matière de renvois des illégaux. Legault promet alors de négocier avec Ottawa en martelant que Justin Trudeau « n'aura pas le choix d'accepter les propositions du Québec » en vue des élections fédérales en 2019. Difficile d'imaginer Trudeau acquiescer aux demandes de Legault, lui qui souhaitait la bienvenue au sol canadien « à ceux qui



BÉATRICE MALLERET

fuients la persécution, la terreur et la guerre » au lendemain de l'adoption du décret signé par Donald Trump, interdisant aux citoyens de sept pays de mettre les pieds aux États-Unis.

Doit-on pardonner à Legault de ne pas gagner « Génies en herbe »?

Non. C'est assez consternant de voir un candidat qui aspire à occuper le poste de Premier ministre faire de la baisse de l'immigration l'une de

ses mesures phares, et ne pas se soucier de maîtriser ou non le « b.a.-ba » de ce dossier. Cette incompétence témoigne malheureusement d'un manque d'intérêt vis-à-vis un sujet aussi délicat et important que l'immigration. Alors que les Québécois et Québécoises ont soif de changement et que la CAQ mène toujours dans les sondages, ces premiers seraient-ils prêts à remettre leur avenir entre les mains d'un parti aussi incohérent que la CAQ? ☹

DÉBAT

La suprématie américaine s'invite au Québec

Réponse à « *Quebec's quest for monolingual domination makes healthcare less accessible* ».

ANTOINE MILETTE-GAGNON,
SIMON TARDIF & CHRISTOPHE
SAVOIE-CÔTÉ
Éditeurs Actualité et Philosophie,
et Président de l'Organisation
francophone de McGill

Le 18 septembre 2018, le *McGill Tribune* publiait dans ses pages une lettre d'opinion avec un titre qui ne faisait pas dans la dentelle, soit : « *Quebec's quest for monolingual domination makes healthcare less accessible* ».

Cette lettre traçait des liens douteux entre la Loi 10 du gouvernement québécois, une différence de taille de caractères entre l'information en français et celle en anglais sur de nouveaux panneaux à l'Hôpital St. Mary, et la prétendue « quête du Québec pour une domination unilingue ». Anecdote et erroné, cet article risque finalement d'alimenter la confusion et l'intolérance au sein de la communauté mcgilloise ; et c'est pourquoi *Le Délit* ainsi que l'Organisation de la Francophonie à McGill ont décidé d'unir leur voix afin d'apporter quelques nuances qui s'imposent.

La Loi 10 a été adoptée par le gouvernement du Québec en 2015. Littéralement, la *Loi modifiant*

l'organisation et la gouvernance du réseau de la santé et des services sociaux notamment par l'abolition des agences régionales, est le véhicule d'une vaste réforme du système de santé entreprise par le Parti libéral du Québec (PLQ), un parti élu par des majorités écrasantes dans les circonscriptions anglophones telles que Notre-Dame-de-Grâce (NDG), où se trouve l'Hôpital St.-Mary.

Ironiquement, le gouvernement libéral a eu recours au bâillon afin d'adopter la Loi 10. C'est ainsi qu'il a étouffé l'opposition du Parti québécois et de Québec solidaire au démantèlement des agences régionales de santé. Si les communautés anglophones sont préoccupées par la reconfiguration du système de santé, maints francophones le sont aussi. Contrairement à ce que l'article du *Tribune* prétendait, la désorganisation des services est une conséquence de la Loi 10 ; mais ce n'est certainement pas son objectif.

La communauté anglophone de NDG se trouve néanmoins en bonne posture afin d'exprimer ses inquiétudes, puisque Kathleen Weil, députée de NDG et ministre responsable des relations avec les Québécois d'expression anglaise, sollicite un nouveau mandat dans

cette même circonscription.

Certains représentants des communautés anglophones ont d'ailleurs été invités en commission parlementaire avant que la Loi 10 ne soit adoptée. L'Article 76 reflète l'esprit de ces consultations et stipule que « Tout établissement public doit élaborer, dans les centres qu'il indique, un programme d'accès aux services de santé et aux services sociaux en langue anglaise pour les personnes d'expression anglaise (...) »

Évoquant les modifications apportées à la taille des mots anglais sur certains nouveaux panneaux d'information à l'hôpital St-Mary, l'auteur va jusqu'à affirmer qu'une « *loi comme la Loi 10 n'est pas seulement dommageable pour la sécurité des étudiants, mais [qu']elle tente de s'occuper d'un déclin imaginaire dans la tradition linguistique francophone* ». Nous ne pouvons que dénoncer un propos si fallacieux.

En fait, cette prétendue volonté d'utiliser la Loi 10 afin d'éviter le déclin du français ne fut en aucun cas exprimée par quiconque à l'Assemblée Nationale lors des périodes de débats ou de travaux en commission parlementaire. Il est ridicule, voire mensonger, d'écrire que cette loi est

mue par une volonté nationale de domination unilingue.

L'auteur de l'article fonde également son analyse de la situation linguistique du Québec sur une étude qui ne la considère que dans une perspective marchande, soit en termes de « main d'oeuvre » parlant français et d'employeurs francophones). Un véritable diagnostic de l'état du français au Québec ne peut toutefois faire abstraction des dimensions historique et culturelle d'une telle question.

Les chiffres que brandit l'auteur lorsqu'il parle du déclin « imaginaire » du français ne sont d'ailleurs pas présentés. Ils sont issus de l'auto-évaluation des citoyens du Québec quant à leur capacité de tenir une conversation en français. Certes intéressants, ces chiffres doivent être relativisés. Pendant ce temps, la proportion de Québécois dont le français est la langue maternelle et le nombre de québécois qui le parlent à la maison sont tous deux en déclin. Et encore : une étude guidée par l'OCDE suggérait récemment que près de la moitié des Québécois sont des analphabètes fonctionnels. « *French is on the rise* » — vraiment?

Si l'auteur de cette lettre se sent sincèrement concerné par le respect et le dynamisme de la culture linguistique québécoise — tel qu'il prétend l'être —, alors il devrait méditer plus longuement sur le sens des mots qu'il emploie. Ces changements de panneaux résulteraient de décisions administratives ; et il est certainement malavisé de prétendre qu'il s'agit là d'une quête nationale dont l'objectif est la domination du français.

Les présomptions de ce genre peuvent avoir de dangereuses conséquences puisqu'elles alimentent la confusion ainsi que l'intolérance. N'ayons pas non plus peur d'appeler un chat un chat : cette lettre est non seulement malhonnête, mais elle est également irrespectueuse face aux Québécois qui en font déjà beaucoup pour accommoder les Québécois d'expression anglaise.

En terminant, bien que Montréal soit en effet une ville cosmopolite, elle fait également partie du Québec. Et ici, au Québec, le français n'est pas qu'une simple « tradition linguistique » : c'est notre langue officielle et le socle de notre identité. ☹

Bi life : une fausse bonne idée?

Une nouvelle téléréalité mettra en scène de jeunes bisexuel·le·s en Angleterre.

KATHERINE MARIN
Éditrice Société

Vous avez peut-être déjà vu l'annonce sur les réseaux sociaux, une nouvelle émission de télé-réalité paraîtra sur les ondes de E! en Angleterre à partir du 25 octobre. *The Bi Life* mettra en scène de jeunes bisexuel·le·s cherchant l'amour. Dans la vidéo promotionnelle, on peut contempler les participant·e·s, tout de blanc vêtu·e·s, se jetant de la peinture aux couleurs du drapeau de la communauté. On peut les observer se tartinant mutuellement entre femmes, entre hommes, entre hommes et femmes. Bien que le concept en lui-même montre une ouverture sur la communauté bisexuelle, force est de constater que cette mise en spectacle pose plusieurs problèmes éthiques (s'ajoutant aux enjeux inhérents de la téléréalité).

« Tout le monde est bi »

Selon la théorie freudienne, des individus de toutes orientations sexuelles et de tout genre seraient « pris » dans une bisexualité psychique. Dans *Les Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud, ce dernier explique que tous les humains vivent

« En 2013, près de la moitié des femmes de la communauté bisexuelle aux États-Unis furent victimes de viol, ce qui représente environ 5 millions de femmes »

dans une bivalence psychique de la mère et du père, ou plus précisément, notre part de masculinité et de féminité qui seraient en perpétuel combat. Toujours selon Freud, cela relève du doute obsessionnel et de l'impossibilité de choisir entre le père et la mère. Il me semble que cette théorie est partagée par monsieur et madame Tout-le-monde et beaucoup plus largement sur l'orientation sexuelle, selon lesquel·le·s tout le monde pourrait être attiré sexuellement par un individu d'un autre sexe. L'incompréhension et la curiosité qui se manifestent de façon malsaine dans la sphère télévisuelle n'ont réussi qu'à se nourrir elles-mêmes par le passé, présentant la bisexualité comme une pseudo-communauté dont les membres auraient une sexualité fluide.



BÉATRICE MALLERET

« Ils·elles ne sont pas fiables... »

Il existe une idée prédominante selon laquelle la bisexualité serait un passage éphémère et expérimental dans la sexualité d'un individu, dans l'attente que lui ou elle « choisisse » entre l'hétérosexualité ou l'homosexualité. Ce flou qu'on laisse vivre et qu'on partage au premier qui veut bien l'entendre mène au raisonnement suivant : les bisexuel·le·s sont déloyal·x·les, infidèles parce qu'« indécis·e·s ». Ce mythe de l'indécision ratisse bien plus large que la sphère amoureuse et les personnes faisant leur *coming-out* à des membres de la famille ou à des collègues vont parfois voir les liens de confiance avec ces derniers et dernières s'effriter : qui ferait confiance à quelqu'un·e qui a « peur de l'engagement » ? Comme le démontrent des émissions comme *Occupation Double*, l'indécision fait partie inhérente de l'archétype de la téléréalité et de son suspense, en plus d'être minutieusement décuplée afin de rendre l'ordinaire extraordinaire.

Le mythe du « deux fois plus »

Les personnes bisexuelles sont souvent perçues à tort comme les *jokers* de toutes les orientations sexuelles confondues. Cette idée pose non seulement problème par rapport à la compréhension des

bisexuel·le·s, mais aussi par rapport à notre vision du célibat et de la « chasse » amoureuse ; il serait temps d'arrêter de voir le bassin de célibataires comme un buffet. Le fait d'être bisexuel·le·n'augmente pas les chances de trouver chaussure à son pied. La bisexualité se manifeste selon toutes sortes de « ratios », à toutes sortes d'intensités. Les concepts de l'émission me portent à croire que l'on a recherché des bisexuel·le·s « parfait·e·s », présentant un ratio 50-50 à intensité 50-50. Même si ce genre de formule exacte peut se manifester chez une personne, comment pourrait-on calculer que cette même personne puisse être attirée également par tous et toutes ? On semble mettre de côté toute la valeur humaine de l'attraction. Mais si on ajoute ce « facteur humain » dans le calcul organisé télévisuel, on se retrouve inexorablement avec un autre problème.

Prouver qu'on est bi ?

Prenons le scénario suivant : une jeune femme s'amourache d'une autre jeune femme, elle ne désire pas avoir de rapports intimes physiques avec une autre personne, qu'elle soit homme ou femme. Comment le public sait-il que cette jeune femme est bisexuelle ? Elle pourrait tout aussi bien être une espionne lesbienne venue gâcher le concept hautement intellectuel de cette émission ! Je ridiculise peut-

être la chose, mais il subsiste que si cette problématique existe dans la vie de tous les jours et que les bisexuel·le·s vivent cette pression de devoir « prouver » aux autres leur bisexualité, pourquoi cela différerait dans le cadre d'une téléréalité ? Pis encore, dans cette microsociété hypersexualisée — comme la vidéo promotionnelle semble le montrer, mais il faudra attendre les parutions pour évaluer à quel point l'hypersexualisation teintera le programme —, tout semble laisser libre cours au bon jugement de chacun·e pour questionner sans scrupules la sexualité des autres. Je ne veux pas prêter de mauvaises intentions à quiconque, mais le passé des communautés bisexuelles parle de lui-même ! Non seulement est-elle victime d'une ignorance généralisée, mais elle semble être le bouc émissaire au sein de la grande famille LGBTQIA2+ (bouc émissaire au sein de cette dernière aussi, je tiens à le préciser).

Évidemment, une représentation télévisuelle de la communauté ne ferait pas de mal en soi : le manque d'informations s'explique en partie par le manque de visibilité. Mais je doute qu'une téléréalité à saveur sensationnaliste aide réellement la cause. D'un point de vue local, *Occupation Double* nous a prouvé que ce genre d'émission non seulement renforce des stéréotypes déjà ancrés dans l'imaginaire collectif,

mais les utilise afin d'en faire un spectacle captivant.

Les conséquences *a posteriori* d'une telle émission (renforcement des stéréotypes, entre autres) pourraient se faire ressentir chez les femmes bisexuelles. En 2013, près de la moitié des femmes de la communauté bisexuelle aux États-Unis furent victimes de viol, ce qui représente environ 5 millions de femmes. Et il n'est même pas question ici de l'ensemble des violences sexuelles, dont le chiffre grimpe à 75% des femmes de la communauté. Au surplus, il a été démontré que les femmes bisexuelles vivent des conséquences négatives encore plus graves que celles vécues par des femmes hétérosexuelles ou lesbiennes. Évidemment que le viol et la violence sexuelle ont des conséquences absolument désastreuses pour toutes, et chacune transporte son petit baluchon de stéréotypes chaque jour, mais nous ne sommes pas obligées de nourrir les institutions qui s'enrichissent impunément sur ces fausses idées, et d'ainsi perpétuer une culture du viol télévisuelle et télévisualisée. Malheureusement, ce n'est certainement pas une émission où la première image que l'on décide de lancer dans la sphère publique comprend des femmes et des hommes s'étalant de la peinture sur le corps qui va défaire l'image des bisexuel·le·s accro au sexe, incapables de « choisir un camp ». ☹

La diversité littéraire est-elle en danger?

Inquiétude chez les librairies indépendantes

AUDREY BOURDON
Contributrice

Un client entre dans la librairie où je travaille afin de se procurer le tout nouveau Anne Robillard. Il en ressort les mains vides, mécontent, parce que notre commerce indépendant ne peut faire compétition à un Costco qui le vend au prix net (équivalent à un rabais de 40%). C'est un triste scénario qui arrive malheureusement trop souvent.

Certains clients ne réalisent pas qu'il est impossible pour un commerce indépendant de se permettre une telle réduction du prix. Ils ne réalisent pas non plus qu'ils n'auront jamais, dans un magasin à grande surface, un service comparable à celui offert dans une librairie et qu'ils n'y trouveront rien d'autre que des *best-sellers*. Les géants vendent en masse, mais à défaut d'une variété d'options. Les titres moins en demande, dont font partie la plupart des auteurs québécois francophones et anglophones, ne sont disponibles que dans les librairies. Les auteurs

de ces livres comptent pourtant sur ces lieux pour leurs revenus et pour assurer une pérennité à la culture québécoise. Ces dernières années, plusieurs librairies ont dû fermer boutique et les retombées se font encore sentir chez les membres restants. Qu'arrivera-t-il si d'autres s'éteignent encore? Où le lecteur pourra-t-il trouver le théâtre de Larry Tremblay ou les romans de Simon Boulerice? Qu'advient-il de la diversité littéraire?

Mais là ne s'arrête pas le défi des librairies. On pourrait citer le démenagement des ventes du côté du numérique ou encore la fluctuation du nombre de lecteurs, mais ce qui retiendra notre attention ici est plutôt une autre problématique, moins connue des consommateurs, qui en appelle à des considérations éthiques : ce constant combat des librairies indépendantes face aux colosses tels Renaud-Bray.

Brève chronologie

En février 2014, le distributeur Dimedia et le libraire Renaud-Bray



BÉATRICE MALLERET

entrent en conflit. Cette querelle qui durera jusqu'en mai 2015 est déclenchée lorsque ce dernier refuse de payer ses factures selon le procédé établi depuis plus d'une dizaine d'années. Résultat : Dimédia retient toute commande des magasins Renaud-Bray. Réaction du siège social : aller se procurer les *best-sellers* directement chez les éditeurs de France. L'événement non médiatisé qui a suivi a pourtant été marquant. Allant jusqu'au bout dans son boycottage du distributeur, la grande chaîne met en vente le huitième tome tant attendu de la série pour jeunes ados *Journal d'un dégonflé* de Jeff Kinney sans respecter l'embarco, et en aidant la promotion du livre avec une date de vente précédant celle de la compétition. Les embarcos sur les bons vendeurs existent pour que toute librairie ait les mêmes possibilités de ventes que ses compétiteurs, chaque journée comptant pour beaucoup dans les profits. C'est une règle éthique que les commerces ont toujours respecté, sauf cette fois-ci.

En mai 2015, au moment où le conflit avec Dimedia prend fin, Renaud-Bray acquiert les magasins Archambault, augmentant encore plus son chiffre d'affaires.

En 2016, la coopérative des Librairies indépendantes du Québec (LIQ) voit quatre de ses membres fermer leurs portes, tous pour des raisons de baisse des revenus. Le commerce du livre n'est pas en expansion, et l'ouverture de nouvelles succursales de la chaîne Renaud-Bray, par la force de son poids, entraîne la fermeture des petits commerces de quartier, des entreprises familiales ayant pignon sur rue depuis longtemps.

«Les auteurs de ces livres comptent pourtant sur ces lieux pour leurs revenus et pour assurer une pérennité à la culture québécoise»

En janvier 2017, on annonce que la librairie Raffin se fait évincer des Galeries Rive-Nord à Repentigny, pour y laisser entrer un magasin Renaud-Bray. Cette stratégie n'est pas une nouvelle pour la grande chaîne, ayant antérieurement procédé à l'ouverture de succursales dans des régions profitant déjà du service d'une librairie indépendante. Cette méthode rappelle tristement celle employée par Chapters-Indigo afin d'obtenir le quasi-monopole du côté canadien-anglais.

En septembre 2017, c'est au tour du distributeur Prologue de se faire acheter par Renaud-Bray. Prologue est le troisième distributeur en importance au Québec. À la suite de ce rachat, « le Groupe Renaud-Bray regroupe 30 librairies Renaud-Bray, seize librairies Archambault, la librairie Olivieri et la librairie anglophone Paragraphe, les boutiques virtuelles Renaud-Bray.com et Archambault.ca, un entrepôt Web et la librairie La Sorbonne en France, et Prologue », disent Lalonde et Pineda dans l'article qui parut en septembre 2017 dans *Le Devoir*. Cela correspond à 40% du marché québécois du livre! Cette transaction inquiète et ébranle durement les petits libraires, qui en viennent à craindre que le géant y soit fortement privilégié. La médiatisation qu'a reçue cet événement a cependant contribué à la sensibilisation des acheteurs. Je l'ai constaté : les clients ont été

plus nombreux — heureusement — à affluer dans les librairies indépendantes, désireux de les appuyer et de faire valoir leur soutien. Il est peut-être bon de rappeler que Québecor reste financièrement le plus gros groupe du monde du livre, possédant une vingtaine de maisons d'édition, et que ce n'est donc pas l'achat d'une compagnie par une plus grosse qui est inquiétant, mais plutôt le conflit d'intérêts dans l'achat d'un distributeur par un revendeur. Renaud-Bray y obtient un pouvoir de décision immense dans le milieu, lui donnant la possibilité d'imposer les conditions commerciales de son choix. Je dois le préciser : l'univers du livre, malgré toutes les petites luttes, se porte bien dans l'ensemble. C'est pourquoi l'ombre faite par le géant menace autant.

Dans l'absolu, j'incite les gens à acheter des livres, n'importe où. Il faut encourager nos auteurs, faire vivre notre culture, se faire plaisir avec des mots. Notre littérature vaut tellement la peine d'être découverte, lue, appréciée, relue et discutée. J'espère simplement que cet article pourra sensibiliser les lecteurs quant à l'endroit où ils iront se procurer leurs futurs bouquins. Pour ma part, je préférerai toujours encourager les libraires indépendants dévoués et proches de leur clientèle, plutôt que des bêtes commerciales qui cherchent à faire de plus en plus de profits. ☹



AGA & Appel de candidatures

Les membres de la Société des publications du Daily (SPD), editrice du McGill Daily et du Délit, sont cordialement invités à son **Assemblée générale annuelle** :

Le mercredi 24 octobre @ 17h30
2075 Robert-Bourassa, salle commune du 5^e étage

La présence des candidat(e)s au conseil d'administration est fortement encouragée.

La SPD recueille présentement des candidatures pour son conseil d'administration.

Les candidat(e)s doivent être étudiant(e)s à McGill, inscrit(e)s aux sessions d'automne 2018 et d'hiver 2019 et aptes à siéger au conseil jusqu'au 31 octobre 2019. Le poste de représentant(e) des cycles supérieurs est également ouvert. Les membres du conseil se rencontrent au moins une fois par mois pour discuter de la gestion des journaux et prendre des décisions administratives importantes.

Pour déposer votre candidature, visitez :
dailypublications.org/how-to-apply/?l=fr

PORTRAIT DE PHILOSOPHE

Une tendresse envers l'étrangeté

Portrait du philosophe québécois Claude Lévesque.

SIMON TARDIF
Éditeur Philosophie

26 septembre 2018. Une causerie autour de la réédition de *L'étrangeté du texte* de feu Claude Lévesque est organisée à la librairie Olivieri. Y sont présents le fils du philosophe, Nicolas Lévesque, lui-même psychanalyste et essayiste, l'écrivaine et professeure Catherine Mavrikakis ainsi que l'acteur et dramaturge Alexis Martin. Cette triade hétéroclite ne l'est qu'en apparence. Une humanité toute particulière unit nos trois causeurs ; ils portent dans leur chair le souvenir de Claude Lévesque.

Claude Lévesque

Claude Lévesque est un classique de la philosophie québécoise. Comme l'indiqua Nicolas Lévesque, une causerie comme celle entourant la réédition de *L'étrangeté du texte* permet de bâtir un espace propre à une telle édification. Quand bien même un classique, qui était Claude Lévesque? S'il est vrai que « la culture [québécoise] a besoin [de son] fantôme », il convient de présenter l'homme, dans la limite du possible. Or, peu d'étudiants le connaissent aujourd'hui.

Comme une comète qui est passée, la mémoire de Lévesque ne semble perdurer que dans la chair de ceux et celles qui l'ont connu. Homme d'une grande théâtralité, la causerie qui eut lieu à la librairie Olivieri fit lieu à des hommages chaleureux dont on enviait l'opportunité. Cet homme qui riait, avec qui le rire ponctuaient, savait que « la tragédie finit par un grand rire ».

Philosophe de l'étrange, nous lui devons *L'étrangeté du texte* (1976), *Dissonance : Nietzsche à la limite du langage* (1988), *Le proche et le lointain* (1994), *Par-delà le masculin et le féminin* (2002) et *Philosophie sans frontières* (2010), entre autres choses.

Forcer son chaos à prendre forme

Un portrait de Claude Lévesque s'avère être le contexte promis au bénéfice d'une sortie des narrations au « nous » que j'affectionne tant.

J'ai lu *L'étrangeté du texte* dès le lendemain. Sans répit, sans souffle pour finir. Cette lecture m'a laissé le corps vieilli, le cœur en miette et la puissance d'exister chancelante. C'est un texte dont on ne saurait recommander une lecture rapide. Lévesque fait partie de ces humains qui savaient professer le monde et ses vérités meurtrières tout en y survivant. Malgré cela, on se demande à quelle poétique il pouvait bien faire appel pour y parvenir. Nous-mêmes, en sommes-nous capables? Le suis-je? S'il connaissait la maxime nietzschéenne « toute philosophie est la confession de son auteur », il n'était probablement pas sans savoir qu'écrire sur l'étrange signifiait certainement la reconstitution de la mémoire d'un corps... Quelle trace portait-il de cet étrange? Lui, qui est demeuré au ban du monde universitaire toute sa vie, à l'extérieur, et dont les témoignages racontent la souffrance mêlée à la jouissance.

« Cette sagesse tragique n'a toutefois pas un caractère dramatique ni romantique », disait Lévesque. Cette étrange sagesse, non sans risque, est un gai savoir au sens nietzschéen. Elle nous appelle à forcer notre chaos à prendre forme. De la rencontre avec l'étrangeté, ce qui nous est extérieur et impropre, nous détenons la vue d'un univers brûlant. S'il fait l'effet d'une tourbière, nous ne saurions combattre la fourberie qui nous amène à nous-mêmes déjouer et mettre en déroute le monde de l'étrange. Le *pharmakon*

de Platon est au poison et au remède ce que l'étrangeté de Lévesque est au proche invisible et au lointain visible. Un peu comme le Zarathoustra de Nietzsche, notre philosophe québécois porte la « parole la plus lourde ». Notre triomphe contre le flétrissement, contre la toujours plus pressante dichotomie platonicienne, est le lieu d'un espace « où s'affirment en même temps le désir et la jouissance, les pulsions de vie et de mort, la réalité et la fiction, le possible et l'impossible ».

Avec Lévesque comme compagnon de route, nous sortons de la tension. « Désormais, c'est dans l'ombre et la nuit amicale, dans le froid qui dégrise, qu'il faudra traquer un nouveau soleil. »

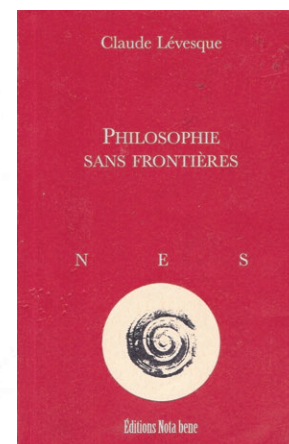
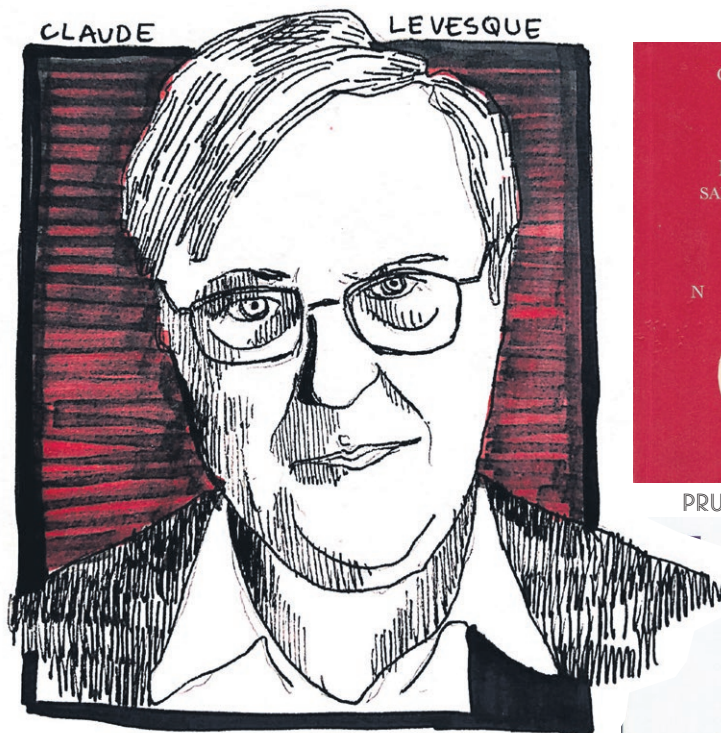
Philosophie sans frontières

Si, comme l'affirme Claude Lévesque, le projet de la philosophie est démesuré, en cela qu'il doit rendre compte « de tous les discours, de toutes les disciplines, de tous les arts, de toutes les institutions et régimes possibles », force est de constater que l'objet à penser commande « une

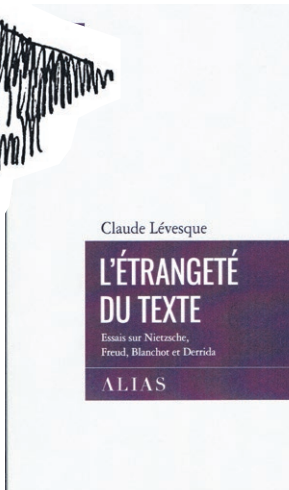
ésotérique en philosophie? Au demeurant, un répertoire auquel nous trouverions l'accès par un appel auquel nous ne serions plus sourds.

Loin d'y répondre, j'aimerais plutôt prescrire un peu de Nietzsche et de Lévesque. Beaucoup de Bergson et de Jankélévitch. Si nous sommes à voir cette tension qui travaille les deux camps, si l'en est, chacun tirant la couverture de son côté, quelques mots des premiers heurtent ô combien davantage que plusieurs traités des seconds. Mais ce sont bien ces derniers qui sont à même de nous faire vivre. À cet égard, vivre est préféré à l'absolue « passion de l'abîme ». Non que la dernière permette la première, elle est pourtant nécessaire à qui attend davantage du monde. Si tout doit s'achever dans le rire pour Lévesque, dans le *grand rire*, c'est bien parce que la vie doit se réapproprier ses droits contre la mort qui nous travaille. C'est pourquoi, certains d'entre nous sommes appelés à une *danse macabre* entre les deux! Loin d'un impossible, cette danse endiablée a compté son propre chantre : Gaston Bachelard.

Sans rien enlever à la puissance des textes de Lévesque — tout au contraire —, rappelons que Nicolas Lévesque souligne avec chaleur ce que peut être la puissance de l'étrangeté lorsqu'il



PRUNE ENGÉRANT



« Désormais, c'est dans l'ombre et la nuit amicale, dans le froid qui dégrise, qu'il faudra traquer un nouveau soleil »

expose que « pour [lui], il y a beaucoup plus d'espoir dans l'obscurité, dans l'ébranlement et dans l'étrangeté que dans la clarté » et qu'au fond, « les Lumières totales deviennent totalitaires ».

J'ai ressenti cette tendresse pour l'étrangeté, pour l'obscur qui défie le totalitaire. Ma plus grande complicité ressentie envers Lévesque provient probablement du chapitre « Ces livres où je lis ce qui me tue » tiré de *Philosophie sans frontières*. Ce chemin, voire cet *Holzwege* heideggérien, parsemé d'angoisse et d'exaltation à la rencontre de l'innommable et de l'inarticulable, m'a mené sur

bien des sentiers dont le sceau ne pourrait être levé. Si, pour Lévesque, *La part du feu* de Maurice Blanchot a joué ce rôle de phare maudit, éclairant dangereusement l'obscurité, je ne suis, pour ma part, pas en reste avec le *Faust* de Fernando Pessoa. En dépit de ce que l'on pourrait croire à tort, des hautes cimes, la dernière consolation de Lévesque nous parvient comme ceci : « Tutoyer ainsi l'horreur et la mort, faire l'expérience du tragique, permet de puiser à même la source de vie jaillissante, à un point tel qu'on en vient, comme le croit Bataille, à aimer la mort. Est-ce possible? Peut-être pas, mais c'est cet impossible qu'il faut aimer. »

La tragédie finit par un grand rire.

ÉVÈNEMENT

Dicte-moi ton français

La Grande Dictée donne la voix à la littérature francophone d'outre-mer.

GRÉGOIRE COLLET
Éditeur Culture

Ce samedi 29 septembre, le Moïse Hall de notre université a accueilli la Grande Dictée dans le cadre des Journées de la Culture. L'initiative est portée par l'organisme FrancoKaraïbes, créé il y a cinq ans dans le but de promouvoir les langues et cultures des territoires de la France d'outre-mer, et de favoriser une passerelle entre le Québec et ces cultures ultramarines. Ce samedi, c'était la Réunion qui était mise à l'honneur.

Envol pour FrancoKaraïbes

L'évènement marquait le lancement d'un projet ambitieux pour FrancoKaraïbes. Dès octobre, ses membres vont se rendre dans les treize territoires d'outre-mer français, sur une période de six mois, et organiser une grande dictée dans ces régions pour célébrer une richesse commune : la langue française. Le projet est louable : l'em-



KARENE JEAN-BAPTISTE

phase est mise sur le partage des cultures de ces régions, l'étreinte d'un français qui évolue et se lie aux langues créoles. Au programme de l'après-midi : des discours, une dictée, des spécialités réunionnaises, une conteuse. Le texte que

l'on recopie précautionneusement est celui de Mafane (photo), écrivaine réunionnaise qui emmène l'auditoire dans un récit teinté de l'imaginaire de l'île. L'exercice est plaisant, adultes, étudiant·e·s et adultes-étudiant·e·s se prennent

au jeu dans une activité à premier abord enfantine et presque scolaire. On sort de la dictée en discutant de l'orthographe de « rougeoyante » ou de « tonitruant », des liens se créent autour d'une langue commune et d'une littérature vaste. Mafane, ensuite, berce les spectateur·rice·s et nous narre des contes et légendes de l'île de la Réunion et de Mayotte. Son français est parfois remplacé par un créole de la Réunion, la conteuse rend hommage à des histoires qu'on ne nous raconte que trop peu avec une poésie belle et simple. Si l'évènement est chaleureux, on le doit notamment à Ania Ursulet. La sincérité et le charisme de la fondatrice de FrancoKaraïbes forcent l'admiration. Les enjeux de la francophonie sont mis sur le tapis, dans une logique d'inclusion et de célébration, la mission semble réussie.

Mais où sont-ils-elles?

Un évènement agréable, intéressant et original : alors où étaient

les francophones, les francophiles et les curieux·se·s ce samedi après-midi ? La recette, pourtant honorable et difficilement critiquable, ne semble pas attirer. Le choix de l'université McGill pour héberger l'évènement interroge. Bien que l'initiative soit louable, que le but soit de célébrer le français dans des environnements qui ne sont pas forcément à dominante francophones, qu'une partie de McGill s'efforce de mettre en avant la francophonie ; on sent tout de même que la dynamique anglophone du campus se marie difficilement à celle que le centre de l'enseignement du français promet. La Grande Dictée n'a pas exactement trouvé son public à McGill ce samedi. Cependant, la beauté du projet et la passion de ceux et celles qui le soutiennent portent à croire que l'initiative de FrancoKaraïbes rencontrera son succès dans son périple ultramarin. ☺

On pourra retrouver FrancoKaraïbes le 20 mars 2019 à l'occasion de la FrancoFête.

EXPOSITION

Calder, l'inventeur du Mobile.

Ingénieur mécanique exubérant, inventeur candide et poète aérien.

LUCILE JOURDE MOALIC
Coordonnatrice réseaux

Jusqu'en février, le musée des Beaux-Arts de Montréal (MBAM) présentera une rétrospective de l'œuvre d'Alexander Calder, « l'inventeur radical » américain du XX^{ème} siècle. On y trouve le portrait haut en couleurs de l'ingénieur, inventeur et poète. Après des études d'ingénierie, Calder suit la trace de ses parents sculpteurs et se plonge dans le monde de l'art. Il travaille quelques années comme illustrateur pour différents journaux américains avant de déménager à Paris en 1926, au cœur des années folles. Il y restera sept ans, pendant lesquels l'influence d'artistes subversifs comme Aragon, Cocteau, Marcel Duchamps et bien d'autres forgera sa patte révolutionnaire.

La légèreté comme force

L'artiste est d'abord passionné par le cirque, pour son exceptionnel mariage entre surprise et rigueur, émerveillement et équilibre. Il réalise des maquettes

de décors de cirque fonctionnant grâce à des petits moteurs, et en vient à s'intéresser en particulier aux équilibristes. Ils sont la preuve que la légèreté peut naître de la vigueur et que la position statique peut représenter une force, dans le sens physique du terme. Ne pas tomber quand on est poussé par des poids et tiré par la gravité, c'est jouer avec des vecteurs de toutes origines, jongler avec mouvements anonymes et invisibles qui se font le plaisir de nous secouer.

« Les lois physiques de variation entre les événements de la vie », tel est le point de départ de la réflexion de l'artiste. Il tente de modéliser la cohérence du monde, ou son équilibre qui tient d'un « assemblage de plans d'architectures ». Avec des fils de fer et beaucoup d'ingéniosité, Calder crée une quatrième dimension de la sculpture.

Les vents décideront

Ses premières modélisations d'équilibristes au fil de fer jouent d'abord avec la

superposition du sujet et du fond par la transparence qui se glisse entre le premier et le deuxième plan. Avec le temps, Calder devient plus ambitieux et son travail plus abstrait. Il crée alors les Mobiles, premières sculptures qui se mettent en mouvement toutes seules. Ils sont balancés par des forces intérieures déterminées par l'équilibre des poids des différentes matières, formes et densités qui les composent, ainsi que par des

forces extérieures liées au vent, aux passages des gens... Pour la première fois, on peut découvrir des sculptures qui ont l'air vivantes non par l'imitation de physionomies d'être vivants, mais par la reproduction du mouvement autonome.

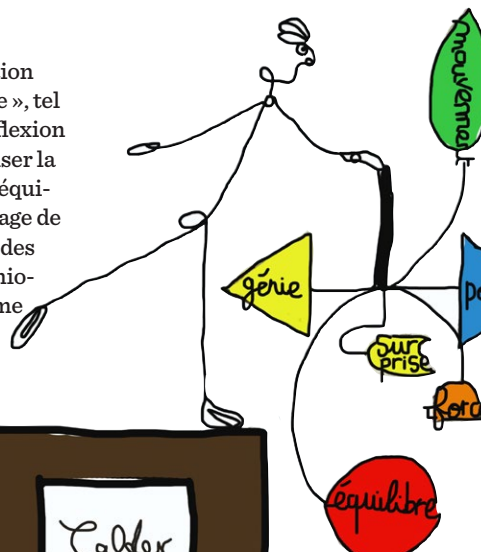
« Les vents décideront de chaque danse particulière », commente Jean-Paul Sartre, ébloui par la nature « révolutionnaire » des mobiles. Le mobile est une invention de son temps : l'objet balancé par l'environnement comme les populations bousculées par l'Histoire et l'équilibre qui revient toujours comme la survie des hommes et des femmes que l'on veut croire, après la guerre, infaillibles. Dans l'esthétique aussi, il est le façonnement de matières à l'allure industrielle : le fil de fer et le métal se parent de couleurs primaires, vives et unies et leur légèreté leur donne de l'élégance.

Calder à Montréal

Enfin, le musée met en lumière un double jeu de miroirs entre Alexander Calder et la ville

de Montréal. L'artiste a été le contributeur phare de l'Exposition Universelle de 1967 avec son « stable » de 22 mètres : *Les Trois Disques*, affectueusement appelé « L'Homme ». Au cœur de la Guerre Froide, le géant d'acier représente les valeurs humanistes occidentales dont Calder était partisan, à savoir l'harmonie collective par le progrès technique. Offert à la ville de Montréal, il est aujourd'hui au Parc Jean-Drapeau et rappelle le caractère ambitieux, innovateur mais quelque part stable et apaisant de la métropole.

Finalement, le MBAM offre le portrait poétique d'un génie du XX^{ème} siècle. C'est un voyage en suspension sur le fil d'un « inventeur radical », entre les mobiles et leurs ombres qui jouent sur les murs. Toutefois, si l'œuvre de Calder est assurément surprenante et inspirante, l'exposition en elle-même ne paraît pas assez mémorable pour son prix (13\$ pour les 13-30 ans). L'œuvre de Calder étant particulièrement conceptuelle, son intérêt semble plus résider dans ses idées que dans les produits finis. ☺



Rencontre avec Linedriver

Le groupe de rock montréalais a sorti son troisième EP le 14 septembre.

La scène artistique montréalaise est en constante ébullition. Le champ musical, entre autres, connaît présentement une croissance inédite, nous assistons à l'émergence d'une multitude de groupes étonnamment variés. *Le Délit* a rencontré le groupe LineDriver afin de discuter de la vie quotidienne, des enjeux, et des visées d'un groupe de musiciens qui tente de se faire connaître.

Le Délit (LD) : *Quel est l'histoire de votre formation?*

LineDriver : Nous sommes un groupe montréalais et nous existons depuis bientôt cinq ans. J'imagine que nous pourrions définir notre style comme étant du rock blues alternatif « *stoner* ». En fait, nous ne nous associons pas vraiment à un genre en particulier. Nous faisons définitivement du rock, mais nous jouons avant tout ce que nous aimons entendre, ce qui nous fait « tripper ». Nous avons beaucoup joué à Montréal et ses alentours, totalisant une trentaine de concerts environ. Nous pensons que les concerts sont définitivement notre meilleure façon de



diffuser nos créations : on nous dit souvent que c'est notre plus grande force.

LD : *Quelles sont vos visées dans le monde culturel montréalais et québécois?*

LineDriver : Évidemment, nous aimerions avoir de plus en plus de reconnaissance dans le milieu. C'est beaucoup une question de

contacts, car c'est à travers eux que nous pouvons avoir accès aux ondes des radios locales, participer à des festivals et des spectacles d'envergure au Québec et dans le reste du Canada. Nous espérons un jour percer aux États-Unis, ce qui serait extrêmement gratifiant et excitant. Nous ne pensons pas devenir des vedettes, mais être reconnus comme un groupe important du

rock montréalais actuel, ça nous conviendrait très bien.

LD : *Que représente pour vous le lancement de votre album?*

LineDriver : C'est un nouveau chapitre de notre histoire! C'est toujours un moment important. D'une part, c'est notre carte de visite, mais c'est aussi un *snapshot* du groupe en 2018. Ça

permet de voir notre évolution en tant que groupe, en tant que musiciens, et en tant que compositeurs. *Off Killer Blue* est définitivement notre album le plus diversifié et éclectique jusqu'à maintenant, et nous en sommes très fiers.

LD : *Croyez-vous qu'il y a une saturation du marché des groupes émergents ?*

LineDriver : Il y a clairement une plus grande accessibilité à la consommation et à la création musicale. N'importe qui peut créer sa musique et la commercialiser par lui-même. Les intermédiaires sont de moins en moins nombreux. Évidemment, cela favorise la création de groupes, mais selon nous, la clef du succès est la longévité. Certains groupes émergents deviennent très populaires pour une courte période et tombent tout aussitôt dans l'oubli. Les meilleurs sont souvent les plus persévérants, ceux qui cherchent à se réinventer. ☺

Propos recueillis par
VINCENT MORREALE
Contributeur

La frappe d'Alpha

Retour sur le premier album fort attendu d'Alpha Wann.

PAUL LLORCA
Contributeur

Le 20 septembre, à 18h, Alpha Wann a sorti son premier album *UNE MAIN LAVE L'AUTRE*, UMLA, sur son label Don Dada Records. Membre de L'Entourage, et 1995, originaire du 14^{ème} arrondissement de Paris, Alpha Oumar Wann de son vrai nom, est un cas à part. Ayant pu très tôt s'imprégner d'une culture rap new-yorkaise, grâce à une partie de sa famille habitant là-bas, ses débuts sont l'occasion d'étaler par les rimes et les fringues une attitude résolument *east coast* : technicité, polos rayés, lunettes Cartier. Avec 1995, il a fait partie d'un retour à un rap *old school*, basé sur des *samples*, des rythmes simples, et de ce fait, a longtemps été décrit comme rappeur « à l'ancienne ». Son premier projet, Alph Lauren, en 2014, a cette fibre-là. Du rap détendu, technique mais simple. Les deux autres volets de la trilogie Alph Lauren, en 2016 puis 2018, marquent une transition progressive vers un son de plus en plus défini, en gardant des

samples, mais en intégrant des sonorités nouvelles. Hologram Lo, le *beatmaker* de 1995, avec qui Alpha a beaucoup collaboré, marque beaucoup le son du rappeur.

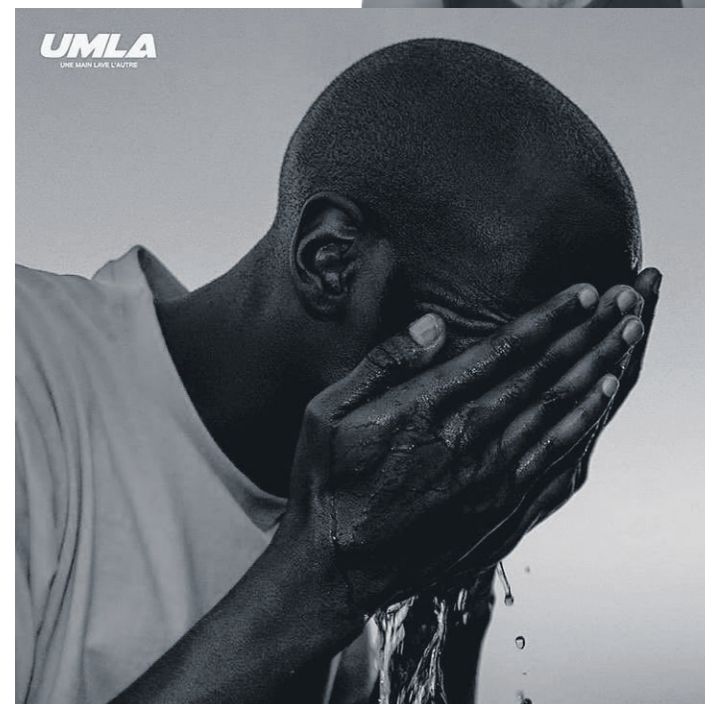
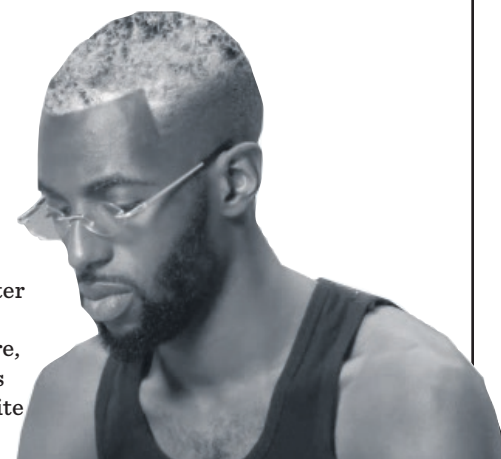
Rime, *samples* et *flow*

UMLA est la suite logique de l'oeuvre d'Alph Lauren. Après plus de trois ans de travail, des *featurings* jetés - un avec Joke et un avec Nekfeu, de multiples *freestyle* et une *mixtape*, l'attente était très grande; et elle en valait le coup. 58 minutes, 17 titres, calibrés et variés, un fil conducteur : un album complet. Tous les sons sont très travaillés, Philly Flingue [surnom d'Alpha Wann, *ndlr*] pouvant pleinement exprimer sa technique, avec sa versification et ses schémas rythmiques, répondant pleinement à l'instrumental. Différents *beatmakers* ont travaillé sur le projet, Hologram Lo' sur la majorité des morceaux, mais aussi VM The Don et Diabi, du label Don Dada, JayJay et Lama on the beat du collectif Eddie Hyde. Mais il y a pourtant une véritable unité musicale sur tout le projet.

Seulement cinq *featurings*, avec Sneazzy d'1995 sur *PARACHUTE CHANEL*, Doums de l'Entourage sur *LA LUMIÈRE DANS LE NOIR*, aïni qu'Infinif' et OG L'Enf', d'Eddie Hyde.

L'album est très varié. On retrouve des morceaux à thème, comme *POUR CELLES*, dans laquelle il raconte sa vie amoureuse et *OLIVE ET TOM*, sur la jeunesse du quartier Pernety. Celui-ci commence par un dialogue pour contextualiser le morceau, une forme très classique de rap. On retrouve surtout dans cette dernière une dimension politique forte, portant une critique virulente des politiques sociales françaises à travers tout le morceau, ce qui est rare dans le reste de sa discographie. Mais on trouve aussi de l'égo-trip, comme dans *STARSKY ET HUTCH*, un morceau rapide, entraînant, assez loin de ses débuts. On le retrouve aussi sur des morceaux plus personnels, comme *UNE MAIN LAVE L'AUTRE*, un morceau touchant, évoquant *spleen*, échecs amoureux et peur de la défaite.

C'est la force pour moi de cet album, puisqu'il parvient à traiter de vastes sujets, avec des sons variés. On kiffe comme on pleure, et on apprécie une musique très recherchée, calibrée et qui mérite vraiment d'être connue. ☺



COURTOISIE D'ALPHA WANN

50 bougies au Théâtre d'aujourd'hui

Neuf [titre provisoire] : des acteur·rice·s qui parlent d'eux·elles, et de nous.



©VALÉRIE REMISE

BÉATRICE MALLERET
Coordinatrice illustrations

Baskets usées aux pieds et skate à la main, mon apparence dissonne avec les tenues élégantes des spectateur·rice·s venu·e·s assister à la première médiatique de *Neuf [titre provisoire]* au Centre du Théâtre d'aujourd'hui (CTD'A) jeudi soir dernier. La plus récente pièce de Mani Soleymanlou, fondateur de la compagnie Orange Noyée, marque l'ouverture de la 50^{ème} saison du CTD'A.

Personnages-comédien·ne·s

Sur scène, éclairé·e·s par le halo d'une croix en néon dont la couleur change au rythme des dialogues et des interjections, cinq acteur·rice·s connu·e·s du monde dramaturgique québécois. À l'occasion de l'enterrement d'un de leur confrère fictif, ces dernier·ère·s se retrouvent et retracent, confusément et non sans cynisme, les faits marquants, les échecs, les anecdotes qui jalonnent leur parcours de comédien·ne·s et d'humains. Dès les premières minutes, l'enjeu est posé et les codes théâtraux démantelés : les personnages que

ces acteur·rice·s incarnent ne sont autres qu'eux·elles-mêmes.

Un récit performateur

Narré par le mort qui prête sa voix à ses collègues et dont la présence physique se manifeste par un cercueil en chêne massif trônant sur le côté de la scène, ce récit, mi-(auto)biographie(s) mi-fiction, est à vocation performatrice : les faits se déploient au fur et à mesure qu'ils sont évoqués. Mais le réel coup de maître de Soleymanlou et des acteur·rice·s vient de ce que ce n'est pas uniquement la vie de ceux·celles-ci qui est mise à nu, ni seulement leur futur qui est annoncé inexorablement. C'est aussi, par extension, la vie et le futur du Centre du Théâtre d'aujourd'hui, de son public et du Québec plus généralement, avec ses particularités politiques et ses figures culturelles majeures. Ainsi, *Neuf [titre provisoire]* s'écrit à mesure qu'elle se joue et inversement, pour nous, le public, mais aussi à nos dépend.

Danse intergénérationnelle

Dans une entrevue avec *La Fabrique Culturelle*, Mani Soleymanlou explique que « l'idée de réunir des acteurs d'une autre

génération qu'[il] ne connaît pas et qu'[il] avait très peu côtoyés » était la pierre angulaire de son processus de création. Ainsi, avant d'être un dialogue sur scène, *Neuf [titre provisoire]* est une série d'échanges entre auteur et comédien·ne·s issu·e·s de deux époques, deux Québecs différents, qui ont l'habitude de se côtoyer sans pour autant se rencontrer. Le texte devient alors un projet collaboratif, où la mort, la vieillesse et le passage du temps sont au centre des réflexions. Les paroles des cinq *baby-boomers* se joignent aux pensées du metteur en scène pour créer une magistrale mise en abyme où tout est confondu : le vrai et le faux, le particulier et l'universel, la vie et la mort, les rôles fatigués et la musique effrénée.

J'ai quitté le CTD'A en emportant, en plus de mon skate et de la brochure du 50^{ème} anniversaire, un sentiment de complicité avec les autres spectateur·rice·s né des nombreuses minutes de rire partagées. Pour avoir beaucoup ri, j'ai aussi beaucoup appris de cette œuvre qui parle de la politique et de la mort, et qui soutient de manière subtile et brillante celles et ceux qui osent encore dire que le théâtre, d'une certaine manière, c'est la vie. ☺

Désarmant Candide

Avec *Candide* ou *l'Optimisme*, le TNM ouvre sa saison avec brio.

GABRIELLE LEBLANC-HUARD
Contributrice

Profond, touchant, troublant... et drôle! Ce sont les premiers mots qui me sont venus en tête après avoir assisté à la représentation de *Candide* ou *l'Optimisme* au Théâtre du Nouveau Monde le 28 septembre. Basée sur le roman éponyme de Voltaire et adaptée à la scène par Pierre Yves Lemieux, cette pièce nous plonge directement dans l'univers du grand penseur des Lumières.

La metteuse en scène Alice Ronfard recrée le processus d'écriture du conte philosophique *Candide* ou *l'Optimisme* en faisant jouer le récit de Voltaire par ses amis devant l'auteur. Cette mise en abyme, quoique déstabilisante dans les premières minutes, nous permet d'être transportés dans la tête d'un créateur et d'un homme troublé par des questions existen-

tielles : Qui suis-je? Où suis-je? D'où viens-je? Où irai-je?

Ces questions, bien présentes dans la société actuelle malgré une écriture datant du XVIII^{ème} siècle, sont étudiées à travers le récit de *Candide* et de *Cunégonde*, deux amants qui changent leur regard sur le monde suite à de multiples [més]aventures. Plusieurs thèmes difficiles sont abordés : la religion, l'esclavage ou encore les désastres naturels. Peu à peu, la vision optimiste de la vie de *Candide* est décousue pour révéler le côté sombre de l'âme humaine.

De quoi bien faire réfléchir sur ce qu'est une bonne vie. Mais bien que cette pièce pousse à une réflexion solide, le plaisir n'en est pas exclu. Ponctuée de blagues et d'allusions bien salées, les fous rires sont au rendez-vous. De plus, les personnalités attachantes des différents personnages ont de quoi séduire le spectateur.

Adresse et simplicité

Il faut également souligner le talent des acteurs et actrices de la distribution : Valérie Blais, Patrice Coquereau, Larissa Corriveau, Benoît Drouin-Germain, Emmanuel Schwartz. Au niveau de l'interprétation, c'est un sans-faute qu'ils nous ont livré. Mention spéciale à Emmanuel Schwartz pour le rôle de Voltaire qu'il a su rendre convaincant et dramatique.

Finalement, c'est dans un décor très minimaliste mais efficace que ce récit prend place. Les acteurs représentent les plus grandes villes de l'époque, telles que Paris, Vienne, Istanbul... avec des chaises et une table. Cela peut avoir l'air de peu, mais avec l'aide d'une projection sur la toile de fond, il n'en fallait pas plus pour rendre le tout crédible. Le schéma est le même pour les costumes. Ils étaient

simples, mais beaux et rendaient le visuel de la pièce intéressant. Cependant, certains d'entre eux ne semblaient pas appartenir à la même époque. Anachronisme ou choix délibéré? Je pencherais

pour la deuxième option. En conclusion, si jamais vous avez envie de passer une soirée toute en émotion et en réflexion, la pièce *Candide* ou *l'Optimiste* devrait vous plaire. ☺



©YVES RENAUD

Les Féé-ministes du Rideau Vert

40 ans plus tard, le texte de Denise Boucher résonne plus que jamais.

MÉLINA NANTEL
Contributrice

Pour sa saison 2018-2019, le Théâtre du Rideau Vert fait l'audacieux choix d'annoncer la présentation de la pièce *Les Fées ont soif*. À l'ère du mouvement #moiaussi, alors que grondent de partout les dénonciations d'injustices et de violences envers les femmes, la nécessité de ce texte semble plus que jamais d'actualité.

Présentée pour la toute première fois au Théâtre du Nouveau-Monde en 1978, la pièce *Les Fées ont soif* avait, dès sa sortie, indigné un Québec conservateur encore dirigé par les dogmes religieux. Avant même la première représentation, le Conseil des arts de Montréal refuse de subventionner la pièce. Malgré la censure, le directeur artistique de l'époque, Jean-Louis Rioux, tient tête et décide d'ajouter à son programme le texte de Denise Boucher. Des manifestations font rage aux portes du théâtre, des pétitions sont

signées pour faire cesser les représentations, et une poursuite est lancée afin de faire bannir la pièce. Décidément, le Québec n'était pas prêt à laisser parler ses femmes.

Qu'en est-il aujourd'hui?

Dans une mise en scène de Sophie Clément, qui faisait partie de la distribution initiale de 1978, *Les Fées ont soif* présente le destin de trois femmes — une vierge, une mère et une putain. Trois archétypes qui représentent, chacun à leur manière, les conséquences des dogmes et endoctrinements liés à la condition féminine. Dans un texte d'une poésie magnifique, leurs trois voix s'unissent pour crier ensemble l'impuissance, l'injustice et la violence. Pourtant, le jeu des actrices sonne faux dans la première partie de la pièce, où l'on sent la difficulté de porter les paroles d'une autre époque. Les transitions entre les chants et le texte parlé se font difficilement, ce qui ralentit le rythme déjà lent de la pièce. Heureusement, un

humour corrosif teinte les répliques des personnages, et l'omniprésence de blagues redonne au propos son caractère fondamental.

Durant les quarante années qui ont suivi la pièce, le Québec a évolué. L'Église catholique n'a plus la mainmise qu'elle avait auparavant sur les femmes ; certaines tirades de la Sainte Vierge nous semblent alors un peu dépassées. Le texte, dans toute sa poésie et sa beauté, semble parfois se perdre dans des idées déjà largement revisitées. Pourtant, le cri du cœur de la femme derrière la statue, la souffrance de ce corps encastré, de ce corps contraint, restreint, rejoint inévitablement un combat féministe toujours actuel.

Les Fées ont soif représente avant tout une tentative de reconstruction. Parcourir à nouveau le chemin vers soi, sans être détournée par une volonté masculine.



COURTOISIE DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Redéfinir ses envies féminines, ses désirs et ambitions. Quémander un pouvoir, sur soi-même et sur le monde. Exiger une parole, un souffle, une vie. Exiger d'être entendue, écoutée, et libérée. Le théâtre du Rideau Vert ne s'est pas trompé en présentant à nouveau l'une des œuvres les plus subversives de l'histoire du Québec. Certes, la pièce n'est plus aussi révolutionnaire qu'elle l'était il y a quarante ans ; les religieux ne se mobiliseront pas dans les rues pour la faire interdire. Elle n'en demeure

pas moins un affront au patriarcat et à cette masculinité toxique qui assèche les femmes afin d'assouvir une soif insatiable de pouvoir.

La pièce méritera-t-elle d'être jouée à nouveau dans quarante ans? Probablement, oui. C'est un texte magnifique, qui fait écho aux luttes passées, présentes et futures. Une poésie à la fois déchirante et libératrice, qui permettra un jour aux Fées de ce monde d'atteindre le vrai chemin de la liberté. ☉

Hubris scénique à l'Espace Go

Le reste vous le connaissez par le cinéma, ou la tragédie dans tous ses états

EVANGÉLINE DURAND-ALLIZÉ
Éditrice Culture

« Le reste, vous le connaissez par le cinéma. » Derrière la plume québécoise de Christian Lapointe, ce sont les mots de Martin Crimp, le dramaturge britannique maintes fois représenté et applaudi au Québec. « Le reste », c'est le reste de l'histoire, et l'histoire, c'est celle d'Œdipe. Le célèbre récit mythologique est remis au (dé)goût du jour, dans une mise en scène extravagante où le kitsch et les paillettes amusent autant qu'elles aveuglent.

Une tragédie moderne

La pièce est une revisitation des *Phéniciennes* d'Euripide, qui repose sur le mythe d'Œdipe, roi de Thèbes. Après avoir pris connaissance de sa relation incestueuse avec sa femme et mère, Jocaste, Œdipe se crève les yeux et laisse à ses fils, Étéocle et Polynice, la responsabilité de la ville. Les deux jumeaux s'entendent pour partager le pouvoir, mais lorsque Polynice réclame sa part à son aîné, la guerre éclate.

Les fils s'entretuent, Jocaste en meurt de malheur, Antigone sera exécutée pour avoir osé enterrer Polynice, son frère, le traître, contre les ordres du nouveau roi de Thèbes, Créon.

La malédiction de la lignée œdipienne est la représentation de tous les débordements de l'orgueil humain : la tyrannie, la jalousie, l'entêtement, la folie... Martin Crimp concentre son étude sur l'orgueil et la soif de pouvoir d'Étéocle et Polynice. Dans le contexte des élections québécoises, la pièce rappelle ironiquement les dangers d'une démocratie au clivage manichéen : l'orgueil incestueux des aspirants au pouvoir transforme la course à la chefferie en combat d'homme à homme, dans l'oubli de la question politique et des intérêts des citoyen-ne-s. Comme nous le rappelle Christian Lapointe, la tragédie grecque est éminemment moderne : elle nous donne le choix entre tyrannie et tyrannie par alternance.

©YANNICK MACDONALD PHOTOGRAPHE



Trop, beaucoup trop

Si la pièce nous parle, la scénographie et la mise en scène, elles, hurlent. Le chœur des phéniciennes, narratrices de la tragédie, ouvre la pièce en interpellant le public par des questions belliqueuses. Successivement *cheerleaders*, puis infirmières, puis nageuses, leurs rôles centralisent la folie provocatrice voulue par Christian Lapointe. Et aucun des personnages n'y échappe :

Étéocle et Polynice en joueurs de baseball, Antigone en veste à paillettes, Créon en slip de bain, Tirésias en homme de ménage : pas une couleur d'oubliée, pas une audace de réprimée.

On apprécie le dynamisme *pop* et loufoque, le grotesque assumé ainsi que le *slang* québécois qui vient contrebalancer la profondeur de la tragédie. Mais à mesure que la pièce avance, l'extravagance est poussée trop

loin, jusqu'à en perdre le public. L'hubris des personnages est décuplé à en devenir ridicule. Le sacrifice animal, scène délirante pendant laquelle les phéniciennes dépècent une peluche en dansant, est le point de rupture du quatrième mur : la démesure et l'incompréhension deviennent telles que l'histoire dérape, notre attention fléchit, et nous sommes rappelé-e-s à notre condition de spectateur-riche-s. Regards perplexes et rires nerveux s'échangent dans la salle. On s'interroge sur ces choix audacieux, espérant qu'ils prendront leur sens avant la fin de la pièce. Mais le rideau tombe sans nous avoir éclairés, laissant notre question en suspens : « Pourquoi? »

On sort de l'Espace Go sonnée, déconcerté-e, incertain-e du message de la pièce, lui-même noyé dans un flot de paillettes. Assourdi-e et aveuglé-e après une heure et quarante minutes de hurlements et de maniérisme visuel. Regrettant tout en saluant l'effronterie d'une tragédie vulgarisée jusqu'à l'extrême, où le kitsch et le *pop* sont poussés jusque dans leurs derniers retranchements. ☉

LIGNE DE FUITE

« Une palette sur un Plateau »



HUGO ROUSSEL

 @hugrsl